

saient, laissant au fond de ma mémoire des bribes de vie diurne. Je ne rêvais pas de libération, ni d'avant l'enfermement. Je rêvais d'un temps idéal, un temps suspendu entre les branches d'un arbre céleste. Si, dans la peur, c'est l'enfant en nous qui se réveille, ici c'étaient le fou et le sage en moi qui se révélaient d'ardents débatteurs : à qui m'emmènerait au plus loin de moi-même. J'assistais, souriant et paisible, à ce tiraillement entre deux excès.

Dès que les souvenirs menaçaient de m'envahir, je mobilisais toutes mes forces pour les éteindre, leur barer la route. J'avais dû mettre au point une méthode artisanale afin de m'en débarrasser : il faut d'abord préparer le corps pour atteindre l'esprit ; respirer longuement par le ventre ; se concentrer en prenant bien conscience du travail respiratoire. Je laisse surgir les images. Je les encadre en chassant ce qui bouge autour d'elles. Je cligne des yeux jusqu'à les rendre floues. Je fixe ensuite l'une d'entre elles. Je la regarde longuement, jusqu'à ce qu'elle s'immobilise. Je ne vois plus que cette image. Je respire profondément, en pensant que ce que je vois n'est qu'une image qui doit disparaître. Par la pensée, j'introduis quelqu'un d'autre à ma place. Je dois me convaincre que je n'ai rien à faire dans cette image. Je me dis et me redis : ce souvenir n'est pas le mien. C'est une erreur. Je n'ai pas de passé, donc pas de mémoire. Je suis né et mort le 10 juillet 1971. Avant cette date, j'étais quelqu'un d'autre. Ce que je suis en ce moment n'a rien à voir avec cet autre. Par pudeur, je ne fouille pas dans sa vie. Je dois me tenir à l'écart, éloigné de ce que cet homme a vécu ou vit actuellement. Je me répète ces mots plusieurs fois, jusqu'au moment où je vois un inconnu occuper lentement ma place dans l'image que j'ai immobilisée. Cet inconnu a pris ma place auprès de

cette jeune femme qui a été ma fiancée. Je sais que c'est elle, mon ancienne fiancée. Quand avons-nous rompu ? À l'instant où quelqu'un d'autre s'est glissé dans ce souvenir et s'est installé à côté d'elle, l'air heureux. Je n'avais aucun moyen d'entrer en contact avec elle. Mon isolement était total. Il ne me restait que la pensée pour communiquer avec le monde au-dessus de la fosse. Comment dire à ma fiancée de ne plus m'attendre, de faire sa vie et d'avoir un enfant, parce que je n'existais plus ? Il fallait être radical : je n'ai plus de fiancée. Je n'ai jamais eu de fiancée. Cette femme dans le souvenir est une intruse. Elle est entrée là par erreur ou par effraction. C'est une inconnue. Totalement étrangère à ma vie. Elle et l'inconnu qui a pris place dans l'image sont des étrangers pour moi. C'est une photo que j'avais dû prendre un jour où je me promenais dans un jardin public. Quel jardin ? Non. Même pas. Pourquoi me souviendrais-je d'une personne qui m'était inconnue ?

Je me répétais ces évidences jusqu'à fatiguer l'image, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse et tombe dans l'oubli. Ainsi, quand d'autres images essayaient de resurgir, je les annulais en faisant le geste de les brûler. Je me disais : elles ne me concernent pas, elles se sont trompées de case et de personne. C'est simple, je ne les reconnais pas et je n'ai pas à les reconnaître. Si elles insistaient, au point de devenir obsessionnelles, harassantes, je cognais ma tête contre le mur jusqu'à voir des étoiles. En me faisant mal, j'oubliais. Le coup sur le front avait l'avantage de briser ces images qui me harcelaient et voulaient m'attirer de l'autre côté du mur, de l'autre côté de notre cimetière clandestin.

À force de me cogner, ma tête avait enflé, mais elle était devenue légère, puisque vidée de tant et tant de souvenirs.